

jean raspail

répond aux questions de françois davin et pierre bully

Après Jean Dutourd, JSF dialogue avec Jean Raspail.

Nous l'avons connu d'abord par ses livres. Aux Baux 76, nous l'avons entendu nous dire sa confiance dans une certaine remise en cause des conformismes intellectuels régnants. Et son espérance rejoignait la nôtre sans qu'il fût besoin que Jean Raspail appartînt à l'Action Française: ce discours figure dans "Boulevard Raspail", son dernier livre.

On appréciera le tour très libre, très peu formel, de l'entretien qu'il a accordé à Pierre Bully et François Davin.

Si Jean Raspail laisse des questions sans réponse c'est que notre famille d'esprit n'a que peu de goût pour les idéologies et les systèmes. Sur les réalités à défendre, l'accord ne va-t-il pas de soi?

"Je suis Français" : une de vos anciennes chroniques de Figaro m'a particulièrement marqué. Elle date d'environ deux ans, s'intitulait "les signes noirs" et me paraissait assez bien refléter ce que vous pensez, ce que vous dites, ce que vous avez mis dans le "Camp des Saints" ce que vous avez exprimé dans la "Hache des Steppes" et dans le "Jeu du Roi". Au-delà de la péripétie électoraliste, au-delà du jeu des forces politiques proprement dites, ce que nous pourrions appeler le pays légal, il y a un danger, un risque de déliquescence pour la société française dans toutes ses composantes qui étaient jusque là restées organisées : par exemple l'éducation, la justice, l'armée, etc ...

J.R. : Si ma mémoire est bonne, j'ai écrit à ce moment là, et je le crois toujours, que peu à peu des hiérarchies parallèles se sont établies au sein de toutes les organisations sociales: l'armée, l'enseignement, la Justice, l'Eglise. Il me semblait que personne ne le disait à ce moment là. J'ai eu un petit peu d'avance sur les autres. Pas tout seul d'ailleurs.

J.S.F. : En effet, vos livres et vos chroniques ont fait irruption dans le marécage, pratiquement les seuls à l'époque. Aujourd'hui il y a beaucoup de monde qui évoque ces sujets.

J.R. : Actuellement les signes dont j'ai parlé me semblent connus de l'opinion, qu'il s'agisse de l'opinion modérée ou majoritaire, comme vous voudrez, ou même, peut-être, d'une partie de la gauche. Ce qui est étonnant aujourd'hui c'est qu'il n'y a plus de réaction réelle. Tout se passant au niveau politique, plus rien ne se passe au niveau, comment dirais-je, des âmes, comme si les pouvoirs en place ne prenaient pas en compte l'âme de la nation. Et cela c'est ce qu'il va falloir essayer de dire. Je prétends par exemple que la jeunesse est complètement abandonnée à elle-même. Il y a des tas de gens qui s'occupent d'elle, les sports par exemple ne sont pas mal gérés, l'Education nationale représente un budget énorme. Je me souviens qu'Herzog me

disait, alors qu'il était Secrétaire d'Etat à la Jeunesse et aux Sports, que l'argent ne lui manquait pas pour construire des piscines ou des stades, qu'il y en avait partout mais que c'était l'âme qui manquait pour y aller. Il en est ainsi dans tous les domaines. Or, à moins de ne plus être en démocratie libérale, est-ce qu'un gouvernement pourrait avoir un pouvoir sur les hommes?

J.S.F. : Est-ce que la nature de la démocratie libérale n'est pas de susciter autour d'elle des contre-pouvoirs?

J.R. : Certainement cela tient à la nature de la démocratie libérale. D'ailleurs, j'en parle dans les chroniques que j'écris actuellement. J'en ai déjà fait trois. Il en paraît une par mois. J'ai écrit "jeunesse et démocratie", "rites et démocratie", "patrie et démocratie". Après je ferai "races et démocratie", "Famille et Démocratie", etc ... toute une série pour savoir où la démocratie peut être bonne... Personnellement, je ne suis pas fasciste, je ne considère pas qu'une démocratie est forcément mauvaise.

J.S.F. : Tous dépend de ce que vous entendez par démocratie.

J.R. : C'est ce que j'essaie de définir. Pour clarifier ma pensée, disons simplement que je ne suis pas du tout un théoricien, que j'essaie d'être un écrivain qui réfléchit sur les problèmes de ce temps.

J.S.F. : Vous ne résolvez encore rien. Vous dites : on connaît les signes mais il y aura une nouvelle étape à franchir. Connaîtrait-on les causes de ces signes, que l'on connaîtrait le remède. Mais le remède ne sera connu que lorsqu'on aura une version claire des causes. Que faire pour en sortir? Jusqu'à présent vous ne voyez pas le comment.

J.R. : Ce qui est embêtant. Il semblerait qu'en ce moment la fameuse distinction de Maurras entre le pays réel et le pays légal n'est plus vraie. Le pays profond ou réel n'est pas du tout traversé par les mêmes courants de sentiment, d'enracinement. On se trouve devant un pays, il n'est pas le seul d'ailleurs, qui était jusqu'à il y a, au fond, peu de temps, industrialisé à 5%.

Aujourd'hui le pays réel ou profond, ça ne veut plus dire grand chose quand on voit par exemple Sarcelles ou n'importe quoi d'autre, toutes ces immenses banlieues ou cette région parisienne où vivent quand même 25% des Français. Je connais bien mon village en Provence que j'habite six mois de l'année. Je suis certain que c'est le pays réel. J'entends mes socialistes au bistrot. Ils feraient rougir Rocard et Mitterrand. Quant au pays profond, il n'est plus tellement profond. Il est devenu d'une effroyable superficialité; on ne sait plus trop par quel bout le prendre.

J.S.F. : Oui, mais vous dites que la solution ne paraît pas résider dans le libéralisme avancé.

J.R. : Probablement pas.

J.S.F. : Vous dites je vois les signes, j'étudie les signes ...

J.R. : Je crois que c'est le privilège de l'écrivain. Comme il n'a pas d'œillets, il a plus de liberté pour juger les choses d'un peu haut. Il n'est pas obligé de rédiger un article de journal tous les jours.

J.S.F. : Votre héros du "jeu du Roi" en vient à sortir du monde et à se créer un royaume intérieur. Je crois percevoir en lui un fond de découragement ou de pessimisme. Est-ce un peu vous ou uniquement un personnage?

J.R. : Il y a une certaine ambiguïté du personnage. Tous les romanciers vous le diront, il y a une part probablement de l'auteur, on ne sait pas très bien où elle est, elle peut se trouver un peu partout. Ce n'est pas explicable. D'autre part un romancier n'écrit pas une histoire que mène uniquement un désir démonstratif. Vous avez vu Dutourd dernièrement. Vous lui avez parlé de Mascareigne. Eh bien ! Il a répondu la même chose.

J.R. : Je ne pense pas que mon héros soit pessimiste dans cette histoire. Je pense que l'univers qu'il trouve ne lui convient pas : il s'en est fabriqué un autre et comme en l'occurrence ce jeune garçon puis cet homme était comme une espèce de romantique d'épopée, habité par la notion, le souci dont sont animés ce que j'appelle, moi, tous les

hommes bien nés sans aucune référence, bien sûr, à l'aristocratie, il a en définitive une attitude de dépassement qui est la réalisation de la part du divin dans chacun d'entre nous. Or, ne trouvant pas cela dans la société où il vivait, il s'est bâti un univers à part. Ce n'est pas une idée fondamentalement originale. Il y a d'autres romanciers qui ont décrit des choses de ce genre. Je ne sais pas politiquement où en est Julien Gracq. Peu importe. Mais dans "Le Rivage des Syrtes" il y a un peu le même souci de dépassement qu'on ne peut plus trouver dans le monde où nous sommes.

J.S.F. : L'important n'est-ce pas la transmission du flambeau?

J.R. : Une transmission c'est la flamme qui passe. A la fin du "Jeu du Roi", Jean-Marie parle aussi à l'adolescent : "le jeu s'emparera de ta vie". Tant que la flamme brûle l'idée n'est pas morte, l'espoir non plus.

J.S.F. : Dans votre livre la révolution s'est installée.

J.R. : On me l'a reproché. Certains critiques ont écrit : c'est dommage, il a démolé une partie de son livre en faisant redescendre le lecteur du rêve à la réalité. C'est un reproche qui est presque justifié mais je voyais le livre de cette façon.

J.S.F. : Votre héros pense peut-être que la contre-révolution exige une réaction sur soi-même.

J.R. : Il faut le comprendre: ce n'est pas un politique. C'est un homme qui réagit. Je crois pourtant qu'il a des justifications politiques; il est dans une situation telle qu'il doit bâtir l'arche et transmettre le flambeau. C'est un peu ce que fait cette droite qu'on appelle extrême. Qui disait qu'il y avait dans l'extrême-droite la fascination du flambeau à transmettre et ce sentiment de l'infime minorité qui détient la vérité? Je suis certain qu'il y a beaucoup de Français non-engagés politiquement qui éprouvent la même impression.

J.S.F. : La morosité. le marasme?

J.R. : Non, mais l'idée de cette pérennité de l'homme et de la part merveilleuse qu'il doit assumer. Je suis certain que beaucoup le pensent. Seulement comme dans la société moderne c'est de plus en plus difficile à réaliser, il reste le repliement à l'intérieur de

soi-même ; qui ne veut pas dire du tout renoncement. En fait, c'est un enrichissement personnel.

J.S.F. : Cette attitude ne suppose-t-elle pas un minimum de lutte, de présence dans le monde?

J.R. : Cela veut-il dire quelque chose à ce moment là? On m'a posé la même question à propos du "Camp des Saints" qui se termine de façon catastrophique. Tous mes livres ont, c'est vrai, un certain fondement politique. Mais ce sont des romans, non pas des messages, ni des encouragements. Au fond c'est peut-être ce que les gens recherchent, surtout les jeunes gens. Je n'ai pas à le faire pourtant.

J.S.F. : Votre vocation est plutôt d'attirer l'attention. A propos du "Camp des Saints" justement j'ai vu à la télévision votre tribune avec Max Gallo. Je crois qu'il vous a demandé : "Que préconisez-vous contre cette masse qui arrive? Envoyer une bombe ou quelque chose d'approchant ? Et vous vous êtes un peu réfugié dans: "Moi, je suis écrivain". Au fond vous avez fait disparaître encore un peu votre responsabilité.

J.R. : Je n'ai pas voulu me laisser entraîner sur ce terrain. Le "Camp des Saints" est une histoire. Ce n'est pas non plus une réponse. Quand on me dit: faut-il les tuer tous, les passer au napalm ou leur envoyer la bombe atomique? Je ne peux pas répondre oui. C'est quand même plus subtil. Alors j'ai essayé de dire que le "Camp des Saints" est un livre symbolique. Dans l'introduction je dis: ça se passera mais ça ne se passera pas exactement comme ça. En tout cas c'est un problème qui est de plus en plus précis et présent. Qui doit assumer cette responsabilité? Ils s~nt là. Ils sont de plus en plus nombreux. Nous le sommes de moins en moins. En ce moment c'est une idée qui commence à passer.

J.S.F. : Vous ne trouvez pas qu'il y a une sorte de réveil de cette "droite", terme assez difficile à définir et très ambigu?

J.R. : Sur le plan des idées, oui. A l'heure actuelle il y a un réveil exceptionnel de la pensée dite de "droite" à telle enseigne qu'on est en train de se demander, Dutourd l'a

écrit d'une façon très amusante il y a quelques semaines : y aura-t-il encore des intellectuels de gauche dans deux ans? C'est très étrange à voir. Nous parlions du pays profond tout à l'heure : peut-être les écrivains, grâce au seul privilège de leur détachement, anticipent-ils? Et peut-être le pays dit profond même dans ses H.L.M. ou ailleurs, comprend-il déjà confusément ces choses.

Ils sont allés trop loin: Le projet socialiste sur l'éducation en créant une éducation inégalitaire défavorise le fils de famille bourgeoise. Et quand on évoque le réveil de la droite intellectuelle, disons aussi qu'elle ne s'est jamais endormie. Jusqu'à présent, elle ne voulait pas s'assumer pleinement. C'est chez nous, dans notre famille de français que la confiance vient car on s'aperçoit que nos écrivains, nos intellectuels reprennent du poil de la bête, ont du succès, qu'on les écoute, qu'on ne leur crache plus dessus et qu'au contraire on les rejoint de plus en plus. Mais ce progrès est significatif à l'intérieur de notre famille de pensée qui commence, à être confortée comme on dit. Mais si elle reprend du poil de la bête cela ne veut RiS dire du tout qu'elle ait la moindre influence dans le camp adverse. Je suis persuadé qu'elle n'en a aucune.

J.S.F.: Nous sommes aux premiers pas d'un renouveau.

J.R. : Et l'on sera victime du phénomène de récupération des idées qui sont les nôtres et qui commencent à compter maintenant.

J.S.F. : Récupération électoraliste?

J.R. : Non, pas électoraliste. La guerre se situe au plan des idées. Pour moi, Revel est une espèce de sous-marin qui vient rejoindre une famille de pensée pour jeter une sorte de pont.

J.S.F. : Vous n'y croyez pas pour Revel, mais pour les nouveaux philosophes?

J.R. Les nouveaux philosophes, à mon avis c'est terminé. On ne les a pas attendus pour savoir que penser du marxisme. Leur itinéraire, la publicité faite autour d'eux me paraissent tellement excessifs et extraordinaires ! On s'en est servi en fait pendant six mois. Maintenant il faut leur régler leur compte parce qu'il faut faire très attention à ces sous-marins qui récupèrent certaines de nos idées parce qu'elles commencent à s'imposer. Les gens se disent ah ! ah ! ces idées-là sortent. Et voilà que les petits cloportes veulent nous arracher tout cela. On nous a fait le coup bien souvent: la nature, le régionalisme; et pour quantité de choses, on va nous faire le coup aussi. Il faut se méfier drôlement.

J.S.F. : Une dernière question. Dans "Boulevard Raspail" vous publiez votre discours des Baux de 1976. Vous l'accompagnez d'une introduction où vous marquez la sympathie que vous nous portez. Comment la définissez-vous?

~ J.R.: J'avais l'impression d'être chez moi quand je suis allé aux Baux. J'étais dans ma famille, tout au moins dans une partie de ma famille. Moi, un Roi me conviendrait parfaitement.